

tresse s'élevèrent dans toute la ville et dans les faubourgs. La famille du kahia se distinguait parmi celles dont la douleur était la plus bruyante, et pendant trois jours sa maison ne cessa pas de retentir du bruit des tambours. Mais le quatrième jour le pacha leur envoya dire que le kahia était en sûreté dans la citadelle du Kef, et aussitôt ils cessèrent de pleurer et furent dans la plus grande joie.

Puis la guerre recommença plus terrible entre l'armée algérienne et les défenseurs du Kef. Les assiégeants creusèrent des fossés qui venaient jusqu'au pied du rempart et disposèrent une mine qu'il ne restait plus qu'à charger et à allumer. De leur côté, les défenseurs de la place avaient avec eux un Turc connu pour sa fidélité au pacha et qui était très expert dans les travaux de ce genre. Pour rendre inutiles les mines des assiégeants, ce Turc fit creuser un grand fossé à l'intérieur du rempart et sur toute la longueur de la muraille, de telle sorte que, si une mine venait à éclater, elle n'aurait pu faire qu'une ouverture sur ce fossé et serait passée sous les murs sans les endommager. Pendant que les défenseurs du Kef se livraient à ces travaux, ils apprirent par leurs espions que le mineur était occupé à creuser dans un endroit déterminé. On prévint le Turc, qui se rendit sur les lieux et donna l'ordre à quelques-uns de ses gens de prendre leurs armes et de creuser de leur côté dans la même direction; ils atteignirent ainsi l'homme qui creusait la mine des assiégeants, le tuèrent d'un coup de fusil, le traînèrent par les pieds et le remontèrent par le fossé.

Ce fait produisit une grande sensation au Kef. Du haut des remparts les assiégés criaient aux Turcs qui se trouvaient dans les tranchées : « Nous avons tué votre mineur et votre tour viendra bientôt ! » Les beys et Hachi Hassen furent tout à fait découragés et désespérèrent de vaincre la résistance des défenseurs du Kef. Quelques-uns de leurs soldats, pris de peur, s'enfuirent. Tous les gens qui s'étaient compromis pour venir voir Mohammed-Bey, Arabes et kouloulis, et surtout les habitants de Béja, commencèrent à trembler.

Quelque temps avant que le pacha eût appris cette nouvelle, le cheikh Hassen ben El Hadj était venu de Kairouan pour le voir. Le pacha, qui aimait beaucoup ce personnage et avait en lui une grande confiance, le reçut avec joie, le traita généreusement et le fit asseoir à côté de lui. Le cheikh lui dit : « O pacha Ali, je désire que vous preniez avec moi un engagement solennel; il faut me promettre que si vous êtes victorieux des Algériens vous ne tuerez personne et que vous ne vous vengerez pas de ceux même qui auraient mérité votre colère. » Le pacha s'y engagea par serment et jura que s'il était victorieux il ne tuerait personne, pas même le meurtrier d'un de ses fils. C'est là la raison pour laquelle il ne fit pas périr ceux qui se révoltèrent contre lui et contre Younés.

Cependant le service des tranchées commençait à paraître pénible aux askers algériens, qui faisaient tout pour se soustraire aux fatigues et aux dangers de cette lutte sans gloire et sans profit, et cherchaient les moyens de fuir.

Le siège du Kef durait depuis cinquante jours quand le dey d'Alger, Ibrahim Khasnadji, apprit que les koulouglis de Tlemcen s'étaient révoltés; en même temps Hachi Hassen l'informait de l'insuccès de son expédition. Le dey, très inquiet, envoya à Hachi Hassen l'ordre de revenir avec ses askers, ajoutant qu'après deux ou trois jours de marche il devait tuer son khalifat Ahmed, qui était décidément tout à fait inférieur et indigne de sa confiance.

Le dey envoya cette lettre par un émissaire qui arriva sans encombre jusqu'au Kef. Hachi Hassen, après en avoir pris connaissance, la communiqua à Mohammed-Bey, qui ne put retenir ses larmes et lui dit : « Avant de répandre cette nouvelle, donnez-moi le temps de prévenir mes serviteurs qui sont occupés à prélever pour moi des moutons et du beurre dans le pays. Quand ils seront arrivés, vous pourrez faire ce que vous voudrez. » Il fit prévenir aussitôt ses gens, qui s'étaient répandus dans différentes directions, et leur recommanda de ne pas attirer l'attention sur eux lorsqu'ils reviendraient au camp. A ceux qu'il envoya à la recherche d'Otsmane ben Halloufa, il dit : « Lorsque vous le verrez, faites-lui signe d'approcher; s'il vient, clignez-lui seulement de l'œil et marchez devant lui; il comprendra et vous rejoindra. » Les gens firent ce qu'il leur avait dit, et lorsqu'ils eurent rejoint Otsmane ben Halloufa, qui, à ce que je crois, était alors à Djendouba, ils s'arrêtèrent à distance, lui firent signe de monter à cheval et s'éloignèrent. Il les rejoignit aussitôt au galop. Les gens du douar où il était descendu furent très surpris de cette scène à laquelle ils ne comprenaient rien et attendirent avec inquiétude son retour; ne le voyant pas revenir, ils allèrent à sa rencontre, mais sans retrouver sa trace. Ils s'empressèrent alors de quitter leur campement, croyant que Ben Halloufa s'était plaint d'eux et qu'ils allaient être razziés.

Tous les détachements furent bientôt réunis autour des beys, et le troisième jour après la réception de la lettre du dey d'Alger l'armée partit et leva le siège du Kef.